

Le Bélier
fantastique

Abdelkader Raho

**Le Bélier
fantastique**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08382-7

Chapitre I

Quand je dus prendre conscience de moi, je n'étais pas plus haut que trois pommes. Un mois à peine et déjà j'arrivais à me tenir correctement sur mes quatre pattes. Ma toison blanche, peu touffue encore, me laissait fortement exposée aux intempéries. Heureusement pour moi, nous étions au mois de mai et les temps étaient fort cléments. J'attendais alors avec impatience le retour de ma mère des grands champs. Oh ! Mon seul plaisir était le soir quand elle rentrait, et que gracieusement elle m'offrait ses mamelles toutes gonflées. J'enfonçais mon museau entre ses cuisses et je les tétais de toutes mes forces. Le lait chaud coulait intarissablement dans ma gorge que je ne cessais de savourer ardemment. Dans mes précipitations ; je donnais aveuglement des coups de tête qui faisaient crier certainement ma mère de douleur et qu'elle acceptait malgré tout, en levant irrésistiblement l'une de ses pattes de derrière, comme si elle eut voulu me fuir.

Je vivais dans une grande ferme, perchée sur le dôme obtus d'une montagne stigmatisée par quelques rangées de sapins bordant un sentier en

forme de piste ; qui lors des pluies, devenait impraticable. La piste sillonnait allègrement toute la longueur de la montagne pour rejoindre en bas la grande route bitumée.

C'est mon premier printemps dans ce monde ; et je me sens ivre d'y vivre. Ma mère est toute douceur pourtant, je n'arrête pas de l'importuner par mes ruades et mes cabrioles saugrenues, après avoir royalement rassasié ma faim.

La bergerie est spacieuse. Il y a un grand abri couvert d'une toiture en tuile rouge pour l'hiver ; et au-devant s'étale une grande cour où nous nous hébergions durant les temps doux. La nuit, blotti contre le flanc de ma mère, j'admire rêveusement les étincelantes étoiles dans le ciel. Ma mère ne cesse de me gronder à chaque fois qu'elle me surprend la tête levée vers le ciel. Elle croit que cela porte-malheur aux moutons de scruter avidement le ciel : « Les étoiles sont tels des aimants qui attirent toutes les âmes flottantes ! ». Alors de peur, je fourrai mon museau tout à plat contre la terre dont je humai à pleins poumons ses senteurs âcres, fraîches et toutes humides.

Au matin, lorsque le troupeau suivait le berger pour aller au champ ; je demeurais, avec d'autres agneaux, cloîtré au fond de l'enclos. La grosse rousse fermière aux bottes noires venait nous rendre visite et remplissait le bac d'eau. Au passage, elle ne s'embarrassait pas de nous bousculer ardemment pour nous coller tout contre le mur. Une habitude

machiavélique qui aurait eu tendance à nous faire valoir le poids de son autorité magistrale dans tous les domaines. Bien souvent, nous avions droit à la visite surprenante d'une jeune fille belle, mais toute maigrichonne. Ses longs cheveux blonds flottaient derrière elle, librement au gré du vent. D'entre tous, elle avait une nette préférence pour moi. Elle prenait grand plaisir de m'attirer à elle et gentiment me blottissait entre ses genoux. Puis, d'une voix fébrile et douce, elle me contait ses misères et ses joies. Instinctivement, je comprenais presque tout ce qu'elle me disait ; et tendrement, je compatissais à ses malheurs en y répondant par de petits coups de tête contre ses jambes.

« Je suis gravement malade, me dit-elle, en soupirant. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être malade, toi ! Voir passés ses jours furtivement dans un climat empli de solitude et de désespoir. Laisse tomber ! À quoi me servirait-il de te raconter tout cela ? Toi, tu n'es qu'un petit animal et tu n'as nulle émotion qui puisse t'angoisser. Avant, j'étais presque comme tout le monde ; malade, mais inconsciente encore de mon mal. Tant que j'avais le bénéfice du doute ; j'arrivais encore à vivre avec un certain naturel. Plus maintenant ; l'étau se resserre, et chaque jour qui passe m'étouffe un peu plus. Même mes copines me dénigrent et semblent se résigner à ma triste condamnation. Oh ! Je dois exagérément t'ennuyer avec toutes mes salades, mon petit chou ! Mais tu ne peux pas savoir

combien je t'envie. Bientôt, tu pourras aller au champ et courir de toutes tes forces ; librement, sans aucune retenue, l'esprit tranquille. Hier, j'ai appris que mes amies ont donné une fête et elles n'ont même pas pensé à m'y inviter. Il paraît que ma maladie leur fait tellement peur qu'elles n'osent plus me rendre visite. Oh ! Oui, cela est certain ! Je pense que je dois leur faire affreusement peur. »

Tristement alors, elle se mettait à gémir doucement comme si elle en avait suffisamment que trop pleuré. Je ressentais, pour elle, beaucoup de compassion. Sa voix plaintive m'attristait à tel point que je me sentais quelque peu responsable de son malheur. Sensiblement coupable de ne pouvoir rien faire, ne serait-ce que de lui apporter un semblant de réconfort et d'apaisement. Le don de la parole ne m'était malheureusement pas alloué pour accomplir cette noble action. Aussi, j'essayais tant bien que mal de lui témoigner ma tendresse par de petits coups contre ses jambes. Elle m'enlaçait, m'étreignait frénétiquement dans ses bras en me baisant si affectueusement. Quand elle repartait, une détresse sans pareille m'envahissait ; et piteusement, je me confinai dans quelques sombres coins ; pour pleurer à mon tour l'ignoble solitude qu'endurait ma chère amie.

Le fermier un bonhomme rondelet tout en chair, le visage jovial, semblait avoir une attitude inhumaine et la fatidique maladie de sa fille ne reflétait nul signe d'émotion ou de tristesse. Lui, en

passant près de nous, avait une sale manie de nous palper pour soupeser notre graisseuse évolution. Il fournissait aux tréteaux des brassées d'herbes sèches ; les étalant par la suite habilement pour les mettre à notre portée. Cependant, j'avais le cœur lourd et nullement l'envie d'y goûter.

Elle se prénomma Janine et elle devait avoir dans les seize ans. Pour autant que je dusse comprendre, son mal était incurable. Elle semblait s'y être résignée. Pourtant elle ne manquait pas un seul jour de nous rendre visite. Au fil du temps, sa présence me devint si familière et si intimement chère que je m'empressais ardemment de la voir venir.

Étrange phénomène ! Je me reconnaissais ce don mystérieux de comprendre le langage des humains ; et pourtant je ne pouvais point m'exprimer. Ce qui me donnait l'impression, la sensation d'être tel un muet. J'avais également une présence d'esprit significative et des sentiments sensiblement humains. Janine, souvent, ne cessait de faire allusion quant à la forme de mes yeux : « Tu as des yeux qui ressemblent bizarrement à ceux des êtres humains. » Prenant docilement ma tête dans ses deux mains ; elle scrutait mes yeux intensément comme si elle eût voulu élucider le secret de cette mystérieuse étrangeté.

Corrélativement, je me souvenais encore de ce que ma mère m'avait rapporté concernant ma venue au monde : « Lors de ta naissance, en plein jour, le

soleil s'éclipsa. L'obscurité régna aussi longtemps que dura mon accouchement », m'avoua-t-elle.

Janine ne voulait plus se séparer de moi. Avec l'autorisation de son père, elle eut droit à me garder auprès d'elle durant toute la journée. Je ne rejoignais la bergerie que tardivement en fin de soirée. Sa plus grande passion était la lecture et elle y prenait grand plaisir à m'en faire part, en s'appliquant à lire à haute voix et lentement. Bien souvent ; elle me parlait de Dieu, de la Bible, du christ, et aussi de ce qui nous adviendra après la mort. J'étais passionnément intéressé par l'au-delà qu'elle me décrivait comme paradisiaque ; mais tout pareillement effrayé par la sentence inéluctable de la mort. Une mort occultée secrètement et jalousement depuis des millénaires.

Je grandissais dans un climat choyé de douceurs et d'affections grâce à l'attention de ma chère amie, si bien que je n'aie pas vu le temps passé. Malheureusement, Janine dépérissait affreusement sous son mal maudit, la rongeannt inlassablement. Elle s'affaiblissait de jour en jour, et sa physionomie s'effilochoit. Elle devint blême, maigrichonne et nerveuse.

Je restais auprès de ma fidèle et tendre amie malgré les exaspérantes réflexions de son père.

« Il faudrait que tu décides à te débarrasser de lui ; ce n'est plus un agneau maintenant, mais un vrai bélier que j'envisage de vendre très prochainement. »

Janine fit une sorte de moue et m'entoura fortement comme pour lui signifier qu'il n'en serait pas question, tant qu'elle demeurerait encore en vie.

– Jamais, non jamais ! cria-t-elle, d'une voix aiguë. Le père hocha la tête comme pour dire : « on verra bien ! »

Le soir dans la bergerie, ma mère me renifla encore et encore, puis me repoussa comme si elle ne me reconnaissait plus. Cela m'attrista davantage. Je vivais mal ma vie parmi ces moutons ; dont je ne me reconnaissais point d'être leurs semblables.

Le temps passa trop vite. Et bien qu'attendue, la mort de Janine m'affecta énormément. Il m'était difficile à considérer que je ne pourrais plus jamais la revoir. Maintenant, plus rien ne pouvait me protéger de l'épouvantable camion vert. Mon avenir me sembla obscur et terriblement effroyable. J'implorai le Bon Dieu de m'arracher la vie aussi pareillement que ma tendre amie. Oh ! N'avoir plus peur des lendemains, du camion vert et de ces hommes en blouse blanche. Mais hélas, j'existe ; je suis là, toujours debout sur mes quatre pattes, la tête grouillante d'idées maussades. J'ai envie de me rouler par terre ; de hurler mon désespoir au monde entier pour qu'il sache enfin, combien moi l'animal, je souffre. O Dieu des hommes ou des animaux (mais je ne pense point que les pauvres bêtes puissent avoir un dieu) faite que je meurs d'une mort douce !

Ma vie reprit son cours au milieu du troupeau et Janine n'était plus qu'un lointain souvenir. Chaque matin, je me scrutais l'horizon avec angoisse ; effrayé de voir surgir le démoniaque camion vert. J'étais devenu pitoyablement peureux. La vue d'un quelconque nuage de sable sur la route me terrifiait.

Le temps passait ; je prenais du poids. Et vint le jour maléfique, où de nouveau le camion vert se présenta. Il m'était désormais inévitable d'y échapper. Le patron se fit un grand plaisir de m'y pousser dedans sans le moindre ménagement. Ses grosses mains se réjouissaient de plaisir au contact de ma troupe qu'il ne cessait de malaxer odieusement. Ma mère demeura bien longtemps sur le seuil de la bergerie à regarder tristement s'éloigner le camion vert. Ses lamentables bêlements déchirèrent le ciel et augmentèrent sensiblement mes angoisses. J'étais cruellement conscient de ce qui m'attendait au bout du voyage. Le camion roulait à pleine allure sur l'asphalte dur sans nul ménagement pour nous. Aussi, à chaque virage, nous étions ballottés d'un côté à l'autre et cela ne se passait pas sans désagrément. J'étais malade. J'avais des hauts le cœur et des nausées qui me tenaillaient atrocement. Nous n'étions que de la marchandise et nos bêlements affolés n'y changèrent rien.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes dans un village en bas de côte. Le camion roula lentement, puis vint stationner au-devant d'une

grande bâtisse. Elle s'apparentait à une sorte de forteresse, assez éloignée du village et particulièrement austère. Là, ils nous firent descendre avec des cris et des bousculades en s'efforçant à nous regrouper pour nous conduire vers l'épouvantable forteresse. De la grande porte d'entrée, nous fûmes guidés par un étroit passage conçu de barreaux métalliques vers l'ancre des supplices. Au bout, une petite porte grise était entrouverte. L'un d'entre eux se posta au seuil de l'entrée. Machinalement, il semblait prendre grand plaisir à nous faire pousser l'un après l'autre afin de nous amener vers un autre enclos, dont nous pouvions deviner aisément son morbide dessein. À intervalles réguliers, nous défilions par cette fatidique porte d'entrée. Les seuls bruits que nous entendions ; étaient les gémissements déchirants de nos confrères qui nous horrifiaient terriblement. J'avais la certitude que derrière cette porte, la mort atroce était omniprésente. Mon désespoir était tel que, peureusement, je me rétractais d'aller de l'avant. Je me défilais pour éviter ma progression vers la porte du royaume de la mort. Avec autant de précautions, je pris soin de me dérober et de reculer finement. J'observais mes semblables qui avançaient aveuglément vers le cheminement de la mort. Je me rebutais de plus belle et me plaçais malicieusement au dernier rang. Les bêlements tristes montaient en crescendo dans l'ancre de cet opéra sanguinaire. Des filets de sang jaillissaient le long des rigoles pour s'écouler dans des caniveaux. Le massacre se poursuivait